



RIVAGES/NOIR

ÉRIC
HALPHEN

LA
FAIBLESSE
DU MAILLON

La France est en campagne électorale pour l'élection présidentielle. Surnommé « Le Boss » par ses collaborateurs, un jeune candidat charismatique connaît une ascension foudroyante. Dans son staff, Gustave Oerelmans, trentenaire ambitieux, partage sa vie avec Olivia Guimard, brillante commissaire de police. Un jour, Gustave reçoit sur son portable un message anonyme et insidieusement menaçant. Ce n'est que le début d'une série de SMS qui attaquent de plus en plus ouvertement le parti du « Boss ». Inquiet, Gustave demande à sa compagne d'enquêter discrètement. Mais Olivia vient de mettre le pied dans un traquenard dont les ramifications vont provoquer une onde de choc : flics, hommes politiques, personne ne sera épargné. Peut-être avaient-ils tous quelque chose à se reprocher...

Éric Halphen a été juge d'instruction pendant quinze ans, en charge de plusieurs affaires politico-financières comme celle des HLM de Paris. Il publie un premier roman, *Bouillottes*, chez Gallimard en 1999. Plusieurs autres suivront, dont *Maquillages* et *La Piste du temps* chez Rivages, romans noirs où apparaissent le juge Barth et le commandant de police Bizek. Éric Halphen est par ailleurs le co-fondateur de l'association anticorruption Anticor. Il siège aujourd'hui à la cour d'appel de Paris.

Du même auteur
chez le même éditeur

Maquillages
La Piste du temps

ÉRIC HALPHEN

**LA FAIBLESSE
DU MAILLON**

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Couverture © *François Fontaine / VU'*

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7436-5054-4

*Pour Myriam,
sa lecture et ses corrections
et le bonheur qu'elle me donne.*

Ce livre est une œuvre d'imagination,
laquelle capture, s'approprie, déforme,
façonne. Toute ressemblance avec des faits
ou des humains *du réel* ne serait donc que
fortuite.

É.H.

« Il faut donc analyser la situation pour évaluer les forces et les faiblesses du plan de l'ennemi, provoquer celui-ci pour connaître les règles de ses opérations, faire des apparitions pour se rendre compte de sa situation géographique, effectuer des reconnaissances pour sonder les points forts et les points faibles de ses dispositions. »

Sun Tzu, *L'Art de la guerre*

« Or comme le Prince pourra connoistre son serviteur & sa nature, voicy un enseignement qui ne faut jamais. Quand tu vois un serviteur penser plus a soy qu'à toy & qu'en tous ses maniemens & affaires il regarde à son proufit, tel serviteur ne vaudra iamais rien & ne t'y dois point fier. »

Machiavel, *Le Prince*
(traduction de 1571)

PREMIÈRE PARTIE

1

Et si cette fois-ci était la bonne, se demande Gustave en laçant sa chaussure droite. Il prête attention depuis plusieurs années aux vêtements qu'il porte, plus exactement à la façon dont il convient de s'habiller pour que la première impression soit positive, choisissant avec soin coupes et étoffes, ne négligeant pas les coloris, du chaud et du lumineux surtout, mais son attention se focalise aujourd'hui sur les chaussures : nécessité de marcher à l'unisson du Boss, de le suivre sans souffrir durant la campagne où qu'il aille et que son inspiration le porte. Du classique, donc, mais qui fasse moderne ; du cuir qui se tienne, qui respire l'élégance et le sérieux, suffisamment souple cependant pour ne pas entailler une peau qu'il sait trop fragile, qu'un rien irrite ou déchire. Avec une préférence pour le beige, le crème, le camel, le marron clair, toutes ces nuances qui s'accordent bien avec le marine – assis sur le lit devant la penderie, il se surprend à apprécier le frêle rayon du soleil incisant le parquet de la chambre, comme si le temps qu'il fait pouvait revêtir une quelconque importance en ces journées particulières.

Oui, peut-être la bonne ; plusieurs indices incitent à le croire.

Dont celui-ci : Olivia le trouve à présent serein, d'égale humeur et de commerce agréable, elle qui si souvent par le

passé lui a reproché d'être trop ténébreux, trop soupe au lait aussi, pouvant le juger à ce point insupportable qu'elle a plusieurs fois quitté l'appartement au beau milieu d'un dîner ou d'un dimanche après une réplique qui l'avait heurtée. Olivia, ah oui... Nulle complaisance mais aussi nul artifice, sa chance sans doute mais qui sait... Il arrive à Gustave de se demander ce qu'il connaît vraiment d'elle, s'il ne se trompe pas du tout au tout à son propos. Elle a dû partir de bonne heure ce matin, devant procéder à des interpellations en banlieue, c'est en tout cas ce qu'elle lui a à demi-mot expliqué et, séquelles de son lever hâtif, deux oreillers qu'elle a l'habitude de conserver sur elle quand elle dort sont empilés sur le lit en équilibre instable. Gustave se penche vers l'un d'eux pour tenter d'inhaler son odeur, de la repérer en tout cas, citron, poivre, vanille et tant d'autres fragrances qu'il ne parvient jamais à isoler, le nez n'est pas son fort ; en vain, elle est partie avec.

Il se relève pour se diriger vers la cuisine, l'esprit lent au démarrage. Rien qu'à chercher un mug, à ouvrir les placards et à tendre le bras, il devine la journée sur de mauvaises bases, il ne sait même plus où il a posé son portable ; heureusement, la réunion à venir n'est pas de première importance. *La réunion à venir* : que veut-il au juste ? Après quoi court-il ? Envie d'aller s'enfouir sous la pile d'oreillers.

Un café, une orange sanguine et deux *donuts* au chocolat plus tard, tout n'est pas parfait mais la gymnastique intellectuelle à laquelle il a procédé, lire la cinquantaine de textos et de mails parvenus durant la nuit et traiter ceux qui méritent de l'être, l'a amené à un niveau de rapidité convenable. Être sollicité, même par des faiseurs ou des incapables, donne l'impression d'exister, de ne pas se lever pour rien – de l'étage du dessus provient depuis quelques jours un bruit étrange, sorte de mélopée métallique pas identifiable, crissement éphémère qui pénètre tout votre être ; ne pas oublier d'en parler à Olivia.

Gustave pose mug, assiette et couteau dans l'évier, se lave les mains au savon de Marseille, puis il regarde l'heure et envoie un texto à Louise : 5 MIN RETARD DÉSOLÉ. Parka enfilée et casque en main, il descend l'escalier d'un pas allègre : Olivia a raison, il se découvre optimiste. Lorsqu'ils sont « montés » à Paris elle et lui, ils ont d'abord habité un deux-pièces près de la Nation, mignon mais minuscule dans un immeuble un peu miteux et pas très bien famé, dont il garde néanmoins un excellent souvenir. Leur situation a changé quand il a décidé, scrupules évacués plus qu'évanouis, de franchir la frontière pour travailler dans le privé, avec salaire en rapport. La cage d'escalier de l'appartement du centre de Paris qu'ils ont acheté deux ans auparavant, belle pierre d'il y a trois siècles, poutres chargées d'âme et cabochons portant l'empreinte des pas passés, témoigne du changement de statut – sans compter le meilleur, à venir, forcément à venir, y compris l'enfant espéré. Il franchit la lourde porte chapeauté d'un bas-relief espiègle – visage de satyre en gros plan entouré de couronnes de fruits –, jette un œil aux rares nuages filants, ôte l'antivol du Yamaha, enfourche l'engin : quand il démarre, certains matins clairs comme aujourd'hui, puis quand il passe, la puissance frémissant entre ses cuisses, devant l'Hôtel de Ville, il *sent* la jouissance promise.

Reste à s'en donner les moyens. Gustave s'arrête à peine trois kilomètres plus loin derrière le Panthéon et approche d'un immeuble en briques. Une séance par quinzaine depuis quatre mois, quand il sonne à la porte elle vient lui ouvrir tout de suite. Elle : Louise, 1,62 mètre de vitalité et d'autorité, davantage de sel que de poivre dans les cheveux coupés court, des lunettes rondes à monture rouge, quelques kilos superflus. Et une absence absolue de sourire.

– Quelque chose qui vous chiffonne ?

Sa paume d'une sécheresse de papier de verre.

- A priori tout va bien. Pourquoi ?
- Drôle de tête ce matin.

Il encaisse et la suit. Des repères ciblés dans son bureau, micro siglé *Europe n° 1*, Nagra des années 1960, antenne râteau un peu rouillée, poste de télévision du temps de l'ORTF, machine à écrire du temps de Simenon, unes encadrées de vieux *Télé 7 jours* et *Télé Poche* accrochées au mur, sans compter un coin studio vers lequel elle se dirige, incluant chaises recouvertes de skaï, table basse à l'allure scandinave, projecteur de lumière et grosse caméra beige portant, inscrit en blanc sur fond noir, le numéro 3. La première fois que Gustave a mis les pieds dans cette pièce, il s'est dit que c'était bien sa veine d'être tombé sur une fétichiste, anticipant une visite sans lendemain. Mais Louise l'a vite conquis par son souci du détail et du mot juste, sa science de l'exigence, son équilibre. Comment il pourra un jour se passer d'elle, voilà ce qu'il se demande à présent.

– Aujourd'hui, retour sur images, fait-elle en lançant le lecteur.

Gustave apparaît sur l'écran, un Gustave plus jeune de quelques années qui, bien qu'il connaisse évidemment la scène, qu'il se rappelle le journal régional au cours duquel elle a été enregistrée, le met immédiatement mal à l'aise. Votre passé, quand il ne porte pas les promesses en germe, c'est-à-dire quand celui que vous étiez ne préfigure pas directement celui que vous êtes devenu, quand en résumé il trahit l'absence de naturel et de dispositions, est un passé honteux. Cheveux trop longs et d'une propreté douteuse, résidus d'acné sur le front et le menton, veste mal ajustée sur la nuque et les épaules, mains ne cessant de s'agiter dans tous les sens comme pour compenser l'argumentation insuffisante ou imprécise, à quoi ajouter cette voix nasillarde, pas assez *virile*, oui, c'est clair : rien de nature à attiser la fierté, à revendiquer la filiation avec celui d'avant. Louise met fin au

supplique en diffusant à la place de cette représentation une séquence récente tirée de l'émission politique phare du service public. Fluidité, humour, précision, aisance, on reconstitue le parcours.

– Ce petit exercice pour quêter les félicitations ?

Elle ne tique ni ne pipe.

– Plutôt pour pointer du doigt les efforts qu'il vous reste encore à accomplir.

– Comment ça ?

– Il y a autant de différence entre votre première intervention et vos prestations actuelles qu'entre celles-ci et celles qui seront les vôtres dans quelques semaines si vous travaillez bien.

Elle exagère. Nombreux sont ceux qui le trouvent bon, qui en tout cas le complimentent. Même s'il faut faire la part des choses entre sincérité et flatterie, il n'en demeure pas moins que l'un des seuls juges fiables, à savoir lui-même, le place sur la bonne pente. Si prompt d'habitude au scepticisme après un direct ou un enregistrement, si peu enclin à l'autosatisfaction béate au contraire de certains de ses camarades, il a de moins en moins de critiques à s'adresser. Il sait maintenant énoncer clairement les idées les plus compliquées, aligner des *punchlines* qui feront ensuite le bonheur des réseaux sociaux, se tirer sans encombre des questions les plus embarrassantes ; l'autre juge, la sévère Olivia, est d'ailleurs sur la même ligne, trouvant elle aussi de moins en moins de critiques à lui adresser, sur ce plan-là au moins. Tout un chacun a paraît-il devant soi une marge de progression, aussi minime soit-elle, mais franchement Gustave a du mal à évaluer la sienne – ne pas paraître vexé.

– Travailler dans quel sens ?

Quand rien ne bouge chez Louise, le visage comme le corps ne montrant rien des circonvolutions qui sans doute l'animent, une partie d'elle-même ne se comporte pas à

l'unisson : la petite ride verticale qui barre son front à égale distance des deux sourcils mène une existence autonome, s'élargissant et se réduisant en une fraction de temps, creusant la peau puis remontant aussitôt tel un ricochet dont la trace à la surface de l'eau s'estompe.

– Dans le sens de la personnalité.

Rien à faire, la vexation affleure.

– Plaît-il ?

– D'une personnalité plus marquée.

– Vous voulez dire... Que je suis falot ?

Bien sûr que non, explique-t-elle. S'il avait été falot, elle n'aurait pas accepté de s'occuper de lui. Lisse en revanche, trop dans le moule, ça oui. C'est à cela qu'il faut remédier maintenant que les réflexes techniques sont acquis, dans cette direction qu'il faut progresser.

– Un homme ou une femme politique, c'est comme un personnage de roman. Il lui faut des caractéristiques identifiables, repérables entre mille. Valjean tire de son passé une bienveillance vigilante, une allergie à l'injustice. Javert a une vision rigide de la loi, de la vérité et donc de l'existence, qui finira par le tuer. Thénardier est l'exemple classique de la mesquinerie et de l'absence de scrupule. Cosette, je vous laisse deviner... De même, on peut qualifier sans problème Mitterrand, Chirac, Sarkozy ou Hollande, dessiner leur portrait d'un simple trait de plume ou de crayon. Et vous, vous voulez être qui dans ce tableau, Gustave ? Un gentil ou un méchant ?

Quelques minutes plus tard, taraudé par la question mais incapable d'y répondre autrement que par une affirmation superficielle, il coupe le moteur de son scooter dans une petite rue du 15^e arrondissement, se dirige vers l'entrée de l'immeuble, tape le code que seuls les initiés connaissent, pousse la porte et entre en saluant le vigile. Lequel n'est pas le genre

à passer des heures à se demander qui il est ; l'ascenseur le monte jusqu'au sixième, l'étage des chefs.

Trois personnes dans la petite pièce carrée faisant office de salle d'attente, deux hommes en costume gris et une femme d'une cinquantaine d'années en pantalon et pull sombres patientant devant la machine à café, tendus tous les trois, concentrés, appréhension perceptible de jouer leur devenir professionnel sur un seul rendez-vous. Ils veulent aider, disent-ils. Tout mettre en œuvre à leur niveau pour que le Boss ait des chances de gagner. En réalité, même si leur volonté altruiste n'est pas contestable, ils pensent avant tout à eux. Rappeler qu'ils existent pour qu'on ne les oublie pas après l'éventuelle victoire, voilà quelle est leur motivation première. Gustave grommelle un vague bonjour ! à leur intention avant d'entrer dans le bureau qu'il partage avec Samuel. Lequel, pendu au téléphone, lui fait un signe de la main en lui faisant comprendre, d'un soupir exacerbé, que son interlocuteur est on ne peut plus raseur.

Depuis six mois qu'a commencé la campagne, de manière occulte avant la déclaration de candidature qui a libéré les pur-sang, pas de jour, quasiment pas d'heure sans que Gustave voie Samuel ou lui parle. Même âge à quelques mois près, passé politique comparable, vivacité intellectuelle partagée. Et une préparation minutieuse depuis des années, une programmation pourrait-on dire, en vue de la période qu'ils sont en train de vivre. Inséparables ils étaient, inséparables ils seront : bon ou mauvais, le sort sera commun. À moins que l'un... Non, pas le temps, ni de douter, ni de piaffer : en avant !

- T'as pu dormir ? lui demande Samuel en raccrochant.
- Plutôt pas mal. En dépit des nuisances habituelles.

Samuel soupire. Courtes, leurs nuits sont surtout hachées : mails ou textos à 4 heures du matin auxquels il convient de répondre sur-le-champ, sous peine de disgrâce immédiate.

- Encore pire qu’au début, non ?
- Je ne vois pas pourquoi il se calmerait.
- Ça promet pour la suite, hein ?
- Napoléon dormait très peu, paraît-il.

Samuel regarde sa montre, se saisit de son téléphone, d’un bloc et d’un stylo, se lève.

– Je te conseille de garder ta comparaison pour toi... Bon, on y va ?

Les pas de l’un dans les pas de l’autre. Direction, THE place to be, là où toutes les décisions importantes sont prises, où l’intimité est prometteuse, où la victoire, espérons-le, sera fêtée : la salle de réunion située tout au bout du couloir.

– Dupont et Dupond, on a failli attendre ! dit le Boss.

Ce front haut et lisse, surmonté de petites mèches ordonnées, étonne Gustave depuis le début, habitué qu’il est aux masses capillaires indomptées et grisonnantes des badernes qui hantent les couloirs de la politique. Même au sein de l’équipe, la question des mèches, épis et pattes est plus ou moins bien assumée. Le front du Boss, clair comme de l’eau de roche, inspire confiance, on ne lui résiste pas.

Gustave et Samuel, d’une légèreté de gazelle, s’assoient à leur place habituelle, face à la fenêtre, légèrement sur la droite par rapport au Boss. Quatre autres personnes sont déjà installées, leurs complices : Nadège, la chargée de com, grande rousse à la chevelure effrayante ; Jimmy, en réalité Jean-Mi, le bras droit, le seul à être toujours costumé et rasé de frais, le seul à oser encore fumer ; Louis, l’organisateur, le plus rationnel d’entre eux ; et Malik, l’économiste sur qui on peut compter pour sortir sans préavis une idée iconoclaste. Justement, il en faut une, d’idée, la réunion a essentiellement pour but d’en trouver une pour permettre au Boss, lors de son point presse prévu pour la mi-journée, de contrer ce qui s’est passé la veille. Oui, une idée, n’importe laquelle – mais pas trop iconoclaste si possible.

La veille en effet, un des chefs de file de l'armée de leur concurrent de droite, celui à qui Matignon est promis si l'élection tourne bien pour eux, a ironisé sur la campagne du Boss. Des mots, rien que des mots, a-t-il asséné. Autrement dit du vent. Pour le reste, le programme, les idées, de quoi le lendemain sera fait s'il est élu, on est prié de repasser. Et de faire une confiance aveugle en croisant les doigts.

– Un peu l'hôpital qui se moque de la charité, dit Gustave.

– Merci pour la charité, dit le Boss.

Un sourire à désarmer toute critique, à désamorcer tout antagonisme. Qui qu'on soit, quoi qu'on pense, on ne peut que l'aimer. Le sourire, plus encore que l'homme qui sourit.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– On avait compris, Gustave... Bon, personne n'a un truc génial à balancer ?

Le Boss passe en revue les visages qui lui font face, l'un après l'autre, avec une précision quasi horlogère, pas plus de temps accordé à l'un qu'à l'autre, pas de favoritisme, pas de jalousie. *De la jalousie naissent tous les maux de la terre*, lui a-t-il confié un jour, et Gustave, depuis, a de nombreuses fois constaté la fiabilité de cette sentence. Les conflits du travail, les problèmes de couple, les freins au progrès et à l'avancée d'un pays, et même le terrorisme, tout cela trouve son origine dans la jalousie. Non qu'il y ait davantage de disparités ou d'inégalités qu'avant ; mais depuis Internet et les réseaux sociaux, elles éclatent au grand jour : tout le monde peut voir comment vit celui d'à côté ou d'à l'autre bout du monde.

– Si peut-être, dit Jimmy.

Des cheveux prématurément clairsemés, une maladresse étrange, romantique. En classe, il devait être celui qu'on ne choisit jamais, qu'on prend en dernier lorsqu'on constitue les équipes de foot, ou qu'on met d'office dans les buts parce que personne ne veut y jouer. En campagne, il est celui que tout le

monde écoute ; il parle d'une voix étonnamment chaude et sensuelle, à la musicalité marquée.

– L'ascenseur social est bloqué, plus personne n'y croit, plus personne n'espère, d'ailleurs l'abstention sera plus importante qu'ailleurs dans les banlieues, dans les endroits de forte mixité. C'est davantage qu'une indifférence, bien sûr, c'est un ras-le-bol généralisé qui pourrait bien déboucher sur une envie d'en découdre, de tout casser. Le danger, qu'on n'en doute pas, est réel. Aussi, je pense venu le moment de ressortir des cartons la discrimination positive.

Le silence qui suit n'a rien d'approbateur. Personne ne sait que penser, personne n'ose parler avant d'avoir perçu l'avis du Boss. Mais lui, si prompt à réagir d'habitude, se tait ; la perplexité est une maladie contagieuse.

– Ce n'est pas vraiment nouveau, ose Gustave.

– Certes, mais là où je rejoins Jimmy, c'est qu'on n'a jamais réellement essayé de jouer le jeu à fond, dit Louis. À part des exemples type Sciences-Po, on n'est pas allé très loin. Ça vaudrait peut-être le coup de systématiser la pratique, de faire des prospectives pour voir ce que ça donnerait dans le privé comme dans le public. Je peux m'en charger, si vous voulez.

– C'est contraire à l'égalité républicaine, c'est...

Oups, pas moyen de terminer la phrase, vraiment la forme ce matin. *Contraire à l'égalité républicaine...* Magnifique, du grand art oratoire ! Gustave cherche une assistance du côté de son voisin, mais le salut ne vient de nulle part et en tout cas pas de Samuel, lui non plus ne doit pas savoir sur quel pied danser. *Trop lisse*. Le Boss se tourne vers Nadège.

– L'opinion serait favorable, à ton avis ?

Bien que communicante, Nadège parle peu durant les réunions mais note tout. Ni sur un ordinateur, ni sur une tablette ou son téléphone, mais à l'ancienne : sur un petit carnet

recouvert de cuir, avec un porte-mine plaqué or qu'une fois debout elle range dans la poche arrière droite de son jean.

– Je ne veux pas dire de connerie...

– Surtout pas ! l'interrompt le Boss.

– ... et donc je vais me rencarder. Je vous en reparle demain, OK ?

– S'il te plaît oui. À la réflexion, c'est plutôt porteur, la discrimination positive, plutôt à gauche, plutôt progressiste, c'est de nature à remuer un peu les habitudes et je pense qu'on peut en tirer quelque chose. Merci Jimmy !

Le Boss jette un œil à l'écran de son téléphone portable, recule sa chaise, commence à se lever.

– Bon les enfants, merci à tous mais faut que j'y aille. J'aimerais bien que pour demain chacun d'entre vous arrive avec sa bonne idée. D'accord ?

Sans attendre la réponse, et alors que le discret bruit de fond qu'on perçoit peut tout à fait valoir acceptation, il quitte la pièce en prenant une communication téléphonique. Les conseillers se lèvent à leur tour, vaguement désarçonnés. C'est parfois comme ça, avec le Boss. Des débats interminables, bien argumentés, qui ont demandé beaucoup de travail, peuvent ne mener nulle part, ne servir à rien, alors qu'à l'inverse une idée lâchée du bout des lèvres ou une phrase griffonnée sur un coin de nappe peuvent prendre une importance insoupçonnée – et disproportionnée – dans les étapes à venir. Anticiper n'est pas tâche facile. Gustave regarde par la fenêtre. Les nuages ont effectivement filé, seul demeure un ciel bleu uniforme, un ciel limpide et lumineux qui, sans qu'il comprenne pourquoi, insinue aussitôt en lui une sorte de morosité, impression de solitude, conscience acérée et inédite de la violence et de l'opacité du monde, combat perdu d'avance ; brève image d'Olivia qui le fixe avec des yeux qui ne sont pas les siens.

Seuls Jimmy et Nadège sont tacitement autorisés à guetter l'arrivée des messages sur leur téléphone portable durant les réunions. Les autres, y compris le Boss, le posent donc devant ou à côté d'eux, face contre bois, devant parfois s'armer de patience pour lutter contre la tentation de le retourner. Après avoir dit deux ou trois mots à ses camarades, et commencé à se demander ce que son idée du lendemain pourra bien être, touchant à l'éducation peut-être, ou à la justice, Gustave vérifie ses messages. Il a l'attention attirée par le dernier texto reçu, émanant d'un numéro en 07 qu'il ne connaît pas, dont la lecture fait trembler sa main et bondir son rythme cardiaque.

En lettres d'imprimerie, il dit ceci : TU NE VAS PAS T'EN TIRER COMME ÇA, GENTIL GUSTAVE : À SUIVRE.

Olivia roule. Elle apprécie ce moment particulier qui précède l'opération, elle a besoin de cette transition. De l'abstrait au concret, de la conception à l'action, décompression avec chauffeur. Se laisser amener sur les lieux sans avoir à se préoccuper des aspects pratiques lui donne du temps pour repenser aux éléments du dossier, pour procéder dans sa tête aux dernières mises à jour, les preuves à rechercher en priorité, les questions à poser, le but poursuivi – chaque intervention est une sorte d'examen qu'il faut avoir révisé, ne serait-ce que quelques minutes, pour réussir. La Peugeot a quitté Paris pour aborder la banlieue par l'est, succession de centres commerciaux, d'entrepôts gigantesques, de cités bien moins endormies qu'elles ne le paraissent.

La période n'est pourtant guère propice aux décompressions : le service vit les heures les plus sombres de son histoire. Ses méthodes sont remises en question, ses chefs sur la sellette, accusations qu'Olivia aurait trouvées en d'autres temps injustes. Les saisies ne se font pas toutes seules, elles sont la conclusion de mois et de mois d'enquêtes, de planques et de filatures, d'écoutes et de géolocalisations, de réflexions et d'intuitions, d'auditions et de perquisitions. Et aussi de rencontres et d'infiltrations. Puisque les renseignements, eux non plus, ne viennent pas sans raison, ils ont pour contrepartie des

années de prison en moins, de l'argent ou de la marchandise en plus. Sans rémunération des indics, nulle saisie – pas de fin sans les moyens, n'en déplaie aux hypocrites. À condition de respecter deux règles impératives : 1) on fait tout au grand jour, notamment en notant le nom de l'informateur sur un registre *ad hoc* ; 2) on ne protège pas un plus gros voyou que celui qui fait l'objet du renseignement.

Or ces deux règles, Pierre, leur directeur, s'en est visiblement affranchi. Sur un coup monté des enquêteurs des douanes, en concurrence depuis des années avec l'Office, un individu a été interpellé après la découverte, officiellement grâce au flair d'un douanier, de plusieurs tonnes de cannabis à proximité de son domicile. Cette arrestation a déclenché un séisme. L'homme en question, informateur occulte de Pierre, était vraisemblablement le plus gros trafiquant français, plus gros en tout cas que ceux qu'il a dénoncés. Il menait grand train dans un splendide penthouse avec vue sur tout Paris, roulait en sportives haut de gamme et alignait les restaurants étoilés et les maîtresses. Tout cela au vu de Pierre parce que, dit aujourd'hui celui-ci pour (mal) se défendre, l'homme aurait permis la réalisation de quelques belles affaires. Du coup, Olivia répugne à se joindre au cortège de ses collègues qui reprochent à la justice de s'intéresser de trop près à leur directeur.

– Marre de rouler, bougonne Edgar en tournant à gauche. On se tape bouchons sur bouchons en ce moment, vraiment un fichu métier...

Quand on lui demande pourquoi elle a choisi ce métier, Olivia emploie volontiers la notion de vocation. À l'âge où d'autres discutaient avec leurs copines de robes, de maquillage, de bijoux ou de garçons, elle n'avait d'yeux et d'oreilles que pour les détectives, les reporters fins limiers, les flics, leur façon de mener les enquêtes policières, leurs méthodes. Romans, films, séries télévisées : rien n'était de trop pour

satisfaire son esprit curieux et déductif, rien ne la lassait. Attentive du début à la fin, elle tentait évidemment de trouver la solution avant qu'elle soit dévoilée ; elle y arrivait souvent. Mais elle veillait surtout à ce que les personnages soient cohérents et que l'intrigue ne présente pas d'invéraisemblances, à ce que la résolution de l'histoire ne soit pas viciée, faute de quoi elle se sentait déçue, flouée ; la tricherie, où qu'elle soit et d'où qu'elle émane, la révolte depuis toujours.

C'est portée par cette révolte qu'après des études primaires et secondaires somme toute banales – dans le lot des élèves que pas un enseignant ne remarque à l'école primaire puis au collège de Locminé, un peu plus active au lycée Lesage de Vannes –, elle a opté sans la moindre hésitation pour le droit. La loi, autre appellation de la règle, est justement faite pour lutter contre la tricherie, se disait-elle ; si elle pouvait faire partie des rares combattants qui luttent sans arrière-pensée contre les privilèges et les faveurs, contre les injustices et les profiteurs, elle n'aurait pas raté sa vie. Aussi est-ce avec entrain qu'elle a pris place sur les bancs de la fac de Rennes, avec courage qu'elle s'est tapé les traités de sécurité sociale et de finances publiques ; et quelques étudiants aussi : quelque chose en elle les attirait, quoi au juste elle l'ignore encore, sa détermination peut-être, sa ponctualité et l'exhaustivité avec laquelle elle prenait en note les cours, sûrement pas ses grosses cuisses ou ses pommettes trop roses. Elle repense parfois avec émotion à l'un d'eux, il s'appelait Julien, venait de Douarnenez et ses lèvres étaient salées ; à la fin de l'année 2003, après avoir été reçue 18^e au concours d'entrée, elle a intégré l'école des commissaires de police de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, près de Lyon.

À partir de là, que du bonheur. Dès la formation théorique, consacrée aux questions de sécurité et aux approfondissements techniques des activités de police, Olivia a su qu'elle ne s'était pas trompée. Puis est venu l'enseignement pratique,

le premier stage dans un commissariat, et cela a été encore mieux. Tout l'intéressait, tout l'excitait, tout était plaisir. Sans compter les collègues, pour la plupart ouverts et cultivés, moins *machos* qu'elle ne le craignait ; le pied ! 7^e du classement final de la promotion Georges Mandel, elle a eu la joie d'obtenir ce qu'elle désirait tant, ce pour quoi, en définitive, elle avait choisi cette voie : la police judiciaire. Deux postes lui ont été proposés : à l'antenne PJ de Nantes, histoire de se rapprocher de ses parents, ou au SRPJ de Lille. Quoi qu'elle n'eût rien contre ses parents, au contraire, elle a eu envie de profiter de son célibat pour continuer à découvrir la France ; en avant, donc, pour le Nord.

Dans la police comme ailleurs, la parité n'est pas avérée : aux hommes les affectations d'hommes, les braquages, les *beaux voyous*, les stups ou encore le proxénétisme ; aux femmes ce qui n'intéresse que modérément ces messieurs, notamment les affaires financières, la délinquance astucieuse, le trafic d'œuvres d'art, les mineurs. Olivia se dirigeait vers l'identité judiciaire quand une place s'est libérée in extremis au groupe criminel ; la chance. Cinq ans d'homicides dans ce qui n'était pas encore les Hauts-de-France, ça forme et ça forge. L'alcoolisme, le chômage, la violence, la cruauté, la perversité, et puis la misère, les disparités sociales, les oubliés du progrès ; Olivia y a puisé détermination, optimisme et énergie : le monde ne pouvait se réduire à ce qu'elle découvrait, c'était insupportable, il fallait le changer. À ce moment, un poste de chef de section lui a été proposé aux stups.

Petite rue calme aboutissant à la gare RER de Pontault-Combault. Edgar coupe le moteur, toussote puis ouvre la portière, imité par Louis-Marie qui se saisit d'une grosse sacoche avant de s'extraire de la banquette arrière. Olivia remarque sur la droite l'agence de location de voitures, leur cible du jour qui n'a pas l'air d'attirer la foule ; allons-y, se dit-elle en suivant les deux hommes sous la pluie fine.

La drogue, c'est une autre histoire. Le policier n'intervient pas après, comme dans les meurtres, mais pendant, parfois même avant. Olivia a donc dû apprendre à non seulement anticiper, mais identifier les circuits et les individus, connaître les comportements, les habitudes, les modes de vie ; vivre et penser avec les cibles. Un commissaire martelait à l'école qu'*un réseau de drogue, ça ne se remonte pas, ça se descend*, voulant ainsi inciter ses disciples à déjà tout savoir des chefs et des organisations avant de décider des interpellations. Mais ledit commissaire était vieux, Olivia et ses camarades se moquaient souvent de lui lors des réunions festives. Foin de ces belles théories, la situation, en à peine une décennie, avait changé. Les frontières avec la Belgique, donc les Pays-Bas, étaient devenues du gruyère. Les jeunes des cités de Roubaix et d'ailleurs étaient désormais interchangeables, l'un prenait du jour au lendemain la place de l'autre, on ne pouvait plus guère parler de chefs. Quant aux produits, ils changeaient d'une semaine sur l'autre selon les arrivages et la demande, on s'adaptait. Enfin, du fait de la mondialisation, la distance n'était plus un obstacle, beaucoup de transactions prenant naissance sur les réseaux sociaux.

Entre-temps, Olivia a croisé la route – et le regard, quels yeux bon sang, en dépit de tout ce qui s'est passé depuis, l'érosion et tout le reste, elle n'oublie pas l'émotion qui a été sienne quand elle les a croisés pour la première fois, ces yeux, et le plaisir qui a suivi, et du bonheur aussi – d'un beau blond prénommé Gustave. Lorsqu'il leur a semblé logique à tous les deux – lui pour se refaire une virginité, après un échec aux cantonales, elle parce qu'elle avait une fois de plus la bougeotte et que rien ne la retenait plus dans le Nord – de gagner la capitale, elle a posé sa candidature, sans vraiment y croire, pour un poste à l'OCRTIS.

– Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez, lâche d'une voix à peine audible le patron de la société de location en baissant les yeux.

Gros Mac rose des origines, bazar absolu sur la table qui fait office de bureau, épais cartons d'archivages empilés un peu partout, mégots sur le lino gris clair, modernité de l'ancien monde ; personne ne répond, Edgar et Louis-Marie fouinent, Olivia désigne un registre.

– Vous pouvez me dire pourquoi il n'y a rien de marqué ? demande-t-elle.

Alors que trois *go fast* entre la France et l'Espagne ont été réalisés avec des voitures et des camionnettes louées dans son agence, le gérant conteste avoir été au courant de l'utilisation qui en serait faite. Tout cela n'est qu'une coïncidence, affirme-t-il. Un énorme malentendu.

– Non, évidemment qu'il ne peut pas ! fait Edgar.

Bousculade, menottes, fouille en règle, perquisition, garde à vue, le jeu habituel. Olivia n'a aucun penchant pour le pouvoir, et les conséquences sur la vie des gens de certaines de ses actions ou décisions la perturbent ; elle culpabilise parfois. Ce qui la rassure, c'est qu'il s'agit avant tout de mettre hors d'état de nuire les tricheurs, de faire en sorte que chacun, dans notre société, se batte avec les mêmes armes. Alors que la plupart des commissaires restent souvent enfermés dans leur bureau à attendre des nouvelles des opérations en cours, elle préfère d'ailleurs se déplacer avec ses hommes (et femmes) sur le terrain : sentir presque jusque dans sa chair l'intervention, au sens premier du terme, en cours, rendre tangible sa propre utilité, tel est ce qui la motive.

Cette question de l'utilité, qui agite donc le service depuis ces dernières heures, ne doit pas néanmoins les paralyser. Au-delà de la personne de Pierre, il faut poursuivre le traitement des affaires comme si de rien n'était. Le temps n'est pas encore venu de compter les morts, se dit-elle sur le trajet du retour ; les structures sont plus fortes que les humains qui, un temps, les font vivre. La Peugeot arrive en vue de la rue des Trois Fontanot avec ses allées rectilignes, ses hauts

immeubles modernistes, le mélange un peu curieux de la pierre grise, de l'imitation de la brique, du verre ; le vent qui rugit les soirs d'hiver. Et ces silhouettes qui se dépêchent de sortir de la station de RER pour aller aussitôt cacher leur anonymat. En arrivant à Nanterre, la première fois, pour son rendez-vous initial avec Pierre, Olivia s'est dit qu'elle ne pourrait jamais *tenir* là très longtemps, supporter sans dommage cette absence totale d'*âme*. Près de quatre années se sont écoulées, et elle n'y prête plus attention ; elle s'est habituée.

Elle se tourne vers Edgar, qui conduit sans souplesse. Lui aussi, la première fois qu'elle l'a vu avec ses santiags d'un autre âge, ses cheveux longs et ses grosses moustaches, lui a semblé un obstacle infranchissable. Il l'a jaugée de haut en bas sans autre verdict qu'un sourire ironique, lui a serré la main sans la regarder ni desserrer les dents, a semblé les jours suivants se ficher éperdument de ses consignes. Elle a appris par la suite qu'il vivait une séparation compliquée, qu'il redeviendrait lui-même si on lui faisait confiance. Là réside le problème : le *lui-même* en question, Olivia n'est pas sûre d'aimer. Elle a fini là encore par s'habituer, sans réussir jamais à rire ou plaisanter avec lui.

– Vous me laissez à l'entrée, un truc important à régler.

Ne jamais se départir de l'indispensable vouvoiement avec les lieutenants, capitaines et commandants, lui a-t-on appris à l'école. Sinon, la hiérarchie ne sera jamais respectée ; sans répondre, Edgar freine un peu trop sec et immobilise la Peugeot pour la laisser descendre. Olivia attend sur le trottoir que rapetisse puis disparaisse le dos voûté du gardé à vue ; les trois téléphones trouvés en perquisition vont sûrement parler.

Là n'est pas son souci de l'instant. Olivia rebrousse chemin, se dirige vers l'artère perpendiculaire, emprunte la rue Pablo Neruda, débouche sur le petit parvis. Le soleil, dont les rayons sont renvoyés à l'infini par les surfaces vitrées,

donne à la ville un petit air cinématographique. Là, sur la droite, la croix verte, elle entre en coup de vent, heureusement pas trop de monde. Quand arrive son tour, elle demande le plus discrètement possible à la pharmacienne ce qu'elle est venue chercher, met la petite boîte dans son sac puis, le cœur battant, retourne au service. Pourvu que...

Un peu plus tard, après avoir rendu compte à un de ses collègues de l'opération puis donné quelques consignes, Olivia se hâte, un verre en main, vers les toilettes pour femmes – il n'y en avait pas à son arrivée, c'est elle qui les a obtenues après des semaines de lutte –, s'enferme dans la cabine et parcourt les instructions figurant sur la notice, dédaignant la préférence signalée pour l'urine matinale à plus forte concentration d'hormone hCG.

Elle n'a pas à attendre longtemps. Quand le bleu tant redouté apparaît, son corps s'affaisse contre la porte et glisse lentement, tout lentement, vers le sol.

Dans *Le Porteur de serviette*, film italien des années 1990 que Gustave a vu une bonne dizaine de fois, deux habitués des antichambres politiques discutent en regardant un match de ping-pong entre un ministre et le professeur qui vient d'être recruté pour écrire ses discours. L'un chuchote à l'autre, en parlant du nouveau venu qui s'apprête à servir une balle de set, que le pauvre n'a pas encore compris qu'il lui est impossible de gagner contre le ministre, qu'il ne faut même pas y songer. Cette réplique a longtemps hanté Gustave, elle a failli le faire renoncer à fréquenter ce milieu ; à quoi bon une carrière politique si l'on n'a pas le droit d'être soi-même ?

C'est dire son hésitation quand le Boss, deux mois auparavant, lui a demandé, entre deux réunions et deux notes, s'il jouait au tennis. Répondre oui, c'était risquer de servir de faire-valoir, de retenir ses coups, d'être déçu ; répondre non, se priver de moments d'intimité, passer à côté d'une chance unique, de la possibilité d'un après. Gustave a choisi le risque, ce qui n'a pas empêché l'appréhension la première fois qu'il s'est trouvé face à lui sur un court. Par bonheur tout s'est très bien passé. Le Boss a un niveau plus que correct, il court sur toutes les balles et son coup droit peut se montrer ravageur. Surtout, ce qui finalement n'a rien d'étonnant quand on connaît son parcours, il n'aime rien tant qu'être mis en

difficulté, il accepte la défaite car elle le stimule. Pas besoin de le laisser gagner, donc, rien à craindre si l'on joue mieux que lui. Mais son aspect *fair play* ne l'empêche pas de pousser une gueulante parfois, pour peu qu'il ait fait un mauvais choix, mal dosé le lift de son revers ou mis dans le filet une balle facile ; rien qu'un homme, finalement.

- Tu n'es pas concentré aujourd'hui, Gustave.
- Ah bon ?
- Quelque chose te tracasse ?

Ils changent de côté sur le court le plus isolé de l'Aquaboulevard. Le Boss, élégamment vêtu d'un short long bleu foncé et d'un tee-shirt bleu clair assorti à ses yeux, vient de gagner 6-1 le premier set, et Gustave, effectivement, ne joue pas au niveau de son classement 15/3. Service de moineau, volées mal placées, smashes dans les bâches. Et méninges en goguette ou à peu près. Mais, de cela, pas question de parler au Boss, oui surtout pas, sauf à être suicidaire ; sur le court voisin, les deux joueurs font mine de ne pas avoir reconnu celui qui se trouve à côté d'eux, mais leur regard en biais les trahit.

- Absolument pas.

Gustave sait avoir au moins un défaut, réel handicap dans le champ politique : il ne sait pas mentir. Ou, tout au moins, lorsqu'il ment, y compris par omission, son attitude change, échine courbée, épaules rentrées, son visage le signale, sourcils arqués et rougeur aux joues. Olivia lui a dit plusieurs fois que c'est un des traits qui l'avaient séduite en lui, Louise lui a fait faire un tas d'exercices pour y remédier, en vain ; cela viendra, lui a-t-elle promis. Tôt ou tard, pas d'inquiétude, vous serez dépuclé.

- Tu veux que je te fasse remplacer pour la visite de cet après-midi ?

Il est prévu que Gustave fasse partie de la délégation accompagnant le Boss à l'inauguration d'un centre pour

autistes dans l'Yonne. L'autisme, bien que désigné grande cause nationale en 2012, reste cependant avec la schizophrénie le secteur délaissé de la santé publique, personne n'en parle, personne à vrai dire ne sait vraiment que faire, et la manière dont on a dépensé les crédits alors alloués reste pour l'essentiel un mystère. C'est d'ailleurs pour cette raison que Gustave a suggéré cette visite, et que son idée a été si vite agréée ; dans la foulée doit se tenir une réunion publique dans un gymnase à Auxerre.

– Non, je t'assure. Aucun problème.

Le Boss le fixe comme il sait le faire : regard rayons X, sourire un poil méprisant.

– Comme tu veux. Mais fais un effort pour jouer mieux, alors !

Au tennis comme en politique, il faut désirer la victoire pour l'obtenir, s'entretenir physiquement en dépassant la souffrance, savoir faire le vide pour se concentrer sur l'essentiel. Au-delà du *mens sana in corpore sano*, il faut surtout célébrer le culte de l'idée fixe : gagner, gagner, gagner. DÉ-TER-MI-NA-TION, assène souvent le Boss. Ce à quoi se consacre Gustave durant la demi-heure suivante : 6-3 pour lui, le droit de rêver.

Après quoi, sous la protection de Souleymane, le molosse malgache, la course : douche trop froide, sandwich jambon-beurre-fromage juste passable avalé en dévalant les marches d'un escalier et puis en s'engouffrant dans la berline de campagne, passage par le QG pour récupérer de la documentation ainsi que deux conseillers spécialisés secteur santé, avec qui on trace sur l'autoroute en direction d'Avallon. Ce stress quasi permanent, cette impression d'être emporté par une vague étrange, mi-eau mi-nuage, de se laisser dériver tout en contrôlant la vitesse et le but de la dérive, c'est ce que Gustave préfère. Certes, il y a la conception du programme, les rencontres, le pouvoir en germe, les discussions à bâtons

rompus, les interviews, les meetings ; mais rien n'égale cette déambulation volontaire, le plaisir qu'il trouve dans l'excitation perpétuelle et pourtant raisonnée – ce message, qui a bien pu l'envoyer, bon sang ?

Depuis tout à l'heure, les questions affluent. Qui donc ? Et pourquoi ? Pourquoi lui ? Que veut-on ? Est-ce de l'esbroufe, ou le début de quelque chose de sérieux, de menaçant, l'annonce d'un cataclysme ? Doit-il garder ça pour lui, ou en parler, demander conseil ? Dans le mouvement, à Olivia ? Autrement dit, est-il plus dangereux de se taire ou de s'épancher ? Face à l'inédit, Gustave se sent toujours désarçonné, peinant à trouver la réaction adéquate, à s'adapter. Mais une fois qu'il a fixé le cap, il s'y tient ; à ses côtés, sur la banquette arrière en cuir anthracite, le Boss relit son futur discours. Après quelques minutes d'intense concentration – une de ses grandes qualités, cette faculté extraordinaire de concentration, où qu'il soit et quels que soient les lieux et les circonstances, il peut en une fraction de seconde s'abstraire totalement de l'environnement pour lire ou écouter de telle sorte que rien ni personne ne peut accéder à lui, il est momentanément parti, et lorsqu'il revient, un peu plus tard, il a tout compris, digéré la substantifique moelle, il sait quoi en penser, et non seulement ça tient la route mais le plus souvent c'est d'une clairvoyance qui surprend les plus aguerris – il relève la tête et le fixe à nouveau.

– Qui a écrit ce discours ?

– Mélanie et Pierrick, je crois.

Le Boss prend une lingette dans le vide-poches et se nettoie les mains, longuement, avec minutie.

– Tu crois ?

– Je suis sûr.

– Nullissime. Pas une idée neuve, pas de formule marrante ou marquante, on ne sait pas où on va. Ça ou du néant, c'est du pareil au même. Tu transmettras ?

- Sans faute.
- Du coup, c'est à moi de m'y mettre. Une salle de combien de personnes ?
- Gustave voudrait consulter ses mails, il se retient.
- Cinq cents.
- Pas terrible. Ce sera plein ?
- Sans doute, d'après ce qu'on m'a dit. Les comités ont fait du bon boulot.
- Bon.

Stylo en main, le Boss repart vers les limbes de l'intellect, lisant à toute vitesse, raturant et corrigeant sans hésitation de son écriture aussi claire que son front. Quand il ne travaillait pas encore pour lui, qu'il était simple collaborateur d'un sénateur socialiste, Gustave pensait pis que pendre du Boss, sur le compte duquel les membres du parti colportaient moult ragots : ses dents rayent le plancher, il glane des idées un peu partout puis les dénature en les mettant à sa sauce, il se sert des gens puis les jette quand il n'a plus besoin d'eux, ce n'est qu'une belle enveloppe vide. En un petit quart d'heure pourtant, après le premier café en commun, tout s'est dissipé, plus rien n'existait que cette présence à nulle autre pareille, cette force gracile ; pourvu que lui, Gustave, ne gâche pas tout...

À l'arrivée des deux voitures sur le parking de l'établissement, un aréopage de costumés et d'endimanchées vient à leur rencontre, mains serrées, bises obligées, anecdotes plus ou moins bien amenées. Sentant le vent susceptible de tourner, le député de la circonscription a décidé d'être là, tout comme le maire et le représentant du préfet, tentant par tous les moyens de ne pas être trop loin du Boss sur la photo. À l'instar de Chirac avant lui, celui-ci n'a pas à se forcer, bains de foule et tapes sur l'épaule lui plaisent vraiment tout comme l'attirent cette croisée des chemins, ces parcours de vie qui, contrairement à ce qu'un profane pourrait croire, ne feront pas long feu dans son esprit mais contribueront, avec

tant d'autres, à graver en lui une représentation fidèle du pays, de ses atouts et de ses limites, à dessiner à traits de plus en plus précis des remèdes. Il fait plus frais qu'à Paris, se dégage de la terre une odeur suave, abricots secs et pommes trop mûres, atmosphère caramélisée dont Gustave se demande si elle provient des cuisines ou seulement de son imagination.

Pendant la visite, il se met en retrait, laissant volontairement le cercle constitué autour du Boss se disputer la faveur de lui être agréable. N'ayant pas eu le temps le matin de l'informer de la virée en Bourgogne, il profite de cette pause pour appeler Olivia. L'a titillé la tentation de lui parler du texto mystère, mais il ne vaut mieux pas, elle a ses propres soucis, et puis quand la police entre quelque part, le risque est fort qu'elle s'incrute. Olivia doit être occupée puisqu'elle ne répond pas, il n'a qu'une vague idée, finalement, du déroulement d'une enquête, des moyens dont dispose sa compagne, de la façon précise dont ses journées à elle se passent.

Gustave n'avait qu'une vague idée aussi de qui sont réellement les autistes, il découvre que contrairement à son idée reçue ils participent pleinement à la rencontre, regardant leur interlocuteur et réagissant aux différentes stimulations, qu'on peut donc tenir une vraie conversation avec eux. Une jolie fille aux yeux très enfoncés et aux cheveux sombres à demi couverts par un bonnet de laine fait rire l'assemblée en prenant le Boss pour un nouveau membre de l'équipe médicale, le premier vraiment à son goût, précise-t-elle avant de s'éloigner.

À la suite vient le vin d'honneur coutumier. Le Boss a plusieurs fois confié à Gustave qu'il s'agit selon lui des moments les plus importants des campagnes, boire au moins un verre, même si on n'en a aucune envie, pour ne pas paraître bégueule, tenir des discussions animées avec des hommes et des femmes qu'on ne reverra probablement jamais, même si on n'a rien à leur dire, paraître à tout moment intéressé et

intelligent, ouvert et souriant, séduire sans pour autant être trop proche, sans pour autant que ça se voie, voilà quelle est la gageure, celle que neuf candidats sur dix ne parviennent pas à surmonter. Les journalistes et les médias n'en ont que pour le fond. Le programme, les idéologies, les idées. Ils oublient que le fond, tout le monde ou presque s'en moque. Ce qui fait le vainqueur, ce qui les départage, c'est uniquement la forme. Le sourire, les bises, les attitudes. La tenue de la fourchette et la façon de trinquer.

Pour l'heure, le Boss est en train de trinquer au kir avec la directrice de l'établissement, une élégante quadra au parler dynamique qui ne résiste pas au selfie/sourire avec le candidat et ses collaborateurs sur fond d'autistes et qui, s'approchant de Gustave, lui avoue sur un ton de comploteuse qu'elle va voter pour le même candidat que lui et qu'elle a, scoop frais du matin, adhéré à son mouvement ; aurait mieux fait de se changer, elle sent fort la transpiration. L'ambiance est détendue et conviviale, le Boss ne donne absolument pas l'impression d'être lassé ou fatigué, il semble au contraire rougissant et heureux, pour un peu on le prendrait pour un jeune marié le jour de ses noces.

Mais tout a une fin et le temps est venu de poser les verres sur la nappe en papier, de saluer puis de filer vers les voitures pour rejoindre la seconde étape du périple, le peloton de voitures s'étant entre-temps enrichi, officialisé.

– Étonnant, non ?

Gustave, banquette de cuir anthracite de nouveau, se tourne vers le Boss ; il ne voit pas, mais alors pas du tout, ce qu'il peut y avoir d'étonnant dans la séquence qui vient de s'achever. Mieux vaut rester coi. Le Boss sourit d'un sourire un peu moqueur, un peu détaché aussi, un sourire qui finalement ne s'adresse qu'à lui-même.

– Tu ne vois pas ?

– Franchement non.

– L’intelligence, Gustave, l’intelligence. Quand elle est là, toute seule, débarrassée des oripeaux des politesses et des convenances, des plaisirs et des désirs, quand elle occupe tout le terrain, eh bien c’est terrible... À ce moment-là, elle fait peur, elle est effrayante. Tu ne trouves pas ?

En ces occurrences, Gustave se désole de n’être que lui. Faire un effort, pourtant. Aller chercher la balle.

– Elle fait surtout de la peine.

– Ce sont eux, les autistes, qui font de la peine. Évidemment. Parce qu’ils sont malheureux, inaptes à cette vie ici-bas, albatros. Mais je ne parlais pas des humains, seulement d’elle, cette intelligence qui justement les domine, que peu d’entre nous, finalement, parviennent à appréhender, à dompter. Elle fascine, forcément, mais c’est une fascination trouble, mauvaise. Une sorcière, l’intelligence. Rien d’autre.

– C’est ce que tu vas dire aux Auxerroises et aux Auxerrois ?

Un rire, cette fois. Enfantin ; nouvelle lingette.

– Bien sûr que non ! Je vais leur dire que je suis content d’être avec eux, ce qui est vrai. Je suis content d’être ici, dans cette voiture, devant cette zone commerciale horrible, cette entrée de ville d’une laideur sans nom. Je suis content parce que ça bouge, parce que même là, en Bourgogne, dans cette France qu’on dit profonde, on le ressent, parce que je suis là, avec toi. Et qu’on va gagner, ami. Ce n’est pas que je le crois, c’est que je le sais.

Le gymnase est maintenant visible légèrement sur la droite, otarie métallique s’éveillant dans le soleil couchant. Les gens s’étirent en une longue file d’attente qui rassure Gustave. Il n’y avait pas lieu d’être inquiet, tout compte fait, car c’est partout la même chose, de plus en plus d’hommes et de femmes délaissent plaisirs, corvées, gosses, réseaux sociaux, télévision, haine et amour pour venir écouter le Boss. L’intérêt enfle, l’enthousiasme est sur le point de naître ; et si c’était la bonne ?

Portières qui s'ouvrent et claquent, gravier qui crisse et fuit, pas qui accélèrent puis ralentissent, mains, à nouveau, qu'on recherche et serre, tapes sur l'épaule et accolades, clameurs, trompettes, micro, sono, la foule, tout le tralala. La politique, les réunions politiques, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux, avec les manifestations sportives, pour tromper la solitude.

– Tu as remarqué ? Plein de jeunes femmes, lui glisse un peu plus tard le Boss en train d'être maquillé dans la pénombre d'un vestiaire qui fait office de loge.

– Haïku bien connu : souffle le vent de la victoire / la jolie fille / choisit son camp.

– Mouais... Tu fais gaffe, Gustave ? On est bien d'accord ?

– Tu peux compter sur moi.

Regard entendu, aussitôt contredit par une tape amicale sur l'épaule. Gustave admire la décontraction de celui qui ne ressent visiblement pas la moindre appréhension avant de monter à la tribune, qui a l'élégance de savoir se concentrer sans que quiconque, fût-il un proche, s'en aperçoive ; quelqu'un vient leur dire que ça va commencer.

Après l'intervention d'un viticulteur venu expliquer comment, chômeur longue durée, il a fini à force de volonté et d'imagination par triompher de la machinerie bureaucratique pour enfin créer sa micro-entreprise spécialisée dans la vinification biologique, puis celle d'un maire du département venu dire comment et pourquoi il a été séduit par le Boss, « personnalité la plus intéressante depuis des siècles », vient le tour de ce dernier de parler.

– Comment allez-vous, mes amis ?

Premiers vivats, premiers applaudissements. Ils se sont mis à plusieurs tout au début de la campagne, Jimmy, Louis, Samuel et quelques autres, pour chercher le terme idoine entre camarades, trop à gauche, et compagnons, trop à droite, ou

encore frères, trop religieux ou philosophique. Il fallait de la convivialité sans familiarité, de la complicité sans exclusion. Lorsque Gustave a proposé ces *amis*, ils ont tous crié au génie. Ami ; la force de l'évidence.

Durant quarante minutes environ, sans autre note que le projet de discours discrédité et annoté dont il se démarque en permanence, le Boss parvient, non seulement à intéresser l'auditoire, mais encore à le faire rire, à l'émouvoir et finalement à le satisfaire pleinement, tandis que son plaisir visible d'être là est communicatif ; chapeau bas.

Plutôt que de passer la nuit à Auxerre, il est prévu de rentrer à Paris, des rendez-vous étant programmés tôt le matin. Gustave jette un œil à son téléphone. Un peu plus de 22 h 30, compte tenu du dernier verre et des au revoir qui en général s'éternisent, ça fera arriver vers 1 heure, une fois encore la nuit sera courte. Rien que du normal. Ce qui l'est moins, c'est que d'habitude, quelles que soient les circonstances et les urgences de chacun, il ne se passe pas de journée sans au moins un échange de messages entre eux ; or Olivia n'a pas pris la peine de répondre à son petit texto affectueux du matin.

- Vous déférez quand mon client ?
 - Sans doute demain dans l'après-midi.
 - Vous pourrez me prévenir quand vous en saurez plus ?
- Maître Suk, petit par la taille et fort en voix, était précédemment l'un des pénalistes parisiens les plus redoutés. Fin procédurier et puissant orateur, n'hésitant pas à s'en prendre quand il le fallait aux magistrats et à la machine judiciaire, il avait bon nombre de journalistes dans la poche qui s'empresaient de rapporter sa version d'une enquête ou d'un procès pourvu que ça fasse le buzz et qu'ils ne le perdent pas comme source. Mais depuis quelques mois et l'AVC qui l'a pétrifié un soir de délibéré d'assises, il n'est plus que l'ombre de lui-même, a-t-on expliqué à Olivia. La surface de l'avocat donne encore le change : il parle normalement, sait s'adresser à ses clients et envoyer des notes aux juges. Mais la profondeur, elle, l'a déserté, de sorte qu'il n'est plus capable de contrer efficacement un confrère coriace, de trouver la repartie qui aurait fait trembler le prétoire une année auparavant, de participer avec talent à un débat sur une chaîne de la TNT. Plusieurs de ses confrères, ravis de pouvoir récupérer sa clientèle potentielle, n'ont eu aucun scrupule à faire courir sur son compte quelques anecdotes éloquentes. Qu'il l'apprenne a ajouté à son désarroi ; il passe désormais plus de temps à

Drouot, sans jamais porter une enchère d'ailleurs, qu'à étudier les dossiers à son cabinet.

– Vous n'aurez qu'à nous appeler en fin de matinée, maître.

– Je n'y manquerai pas. Bonne soirée, madame la commissaire.

Olivia le regarde se diriger vers l'ascenseur avant de regagner son bureau. Le déclin la secoue toujours mais, pour une raison précise, encore plus aujourd'hui. Faire de sa vie ce qu'on veut en faire avant qu'il soit trop tard. Ne jamais dire demain, saisir sa chance maintenant.

– Bon, on peut y aller, nous aussi ?

Une partie de son groupe devant elle. Outre Edgar, Jessica la jeune et Louis-Marie le vieux, tous les trois un peu las, de bonne humeur néanmoins ; la journée a été longue mais fructueuse. Mario, le gardé à vue, n'a pas tardé à dépasser ses dénégations matinales. Oui, il savait à quoi devaient servir ses véhicules, oui il a été payé pour. Surtout il a donné, officieusement bien sûr, un organigramme très précis de l'équipe qui l'avait employé, distinguant les personnages principaux des subalternes, révélant même l'existence d'une ligne téléphonique et d'un lieu de stockage dont ils n'avaient pas connaissance jusqu'à maintenant. Du bon travail, les deux juges d'instruction chargés du dossier seront contents.

– Bien sûr ! Reposez-vous les enfants, et à demain !

Olivia les entend s'éloigner. Avant de les imiter, elle décide de relire les PV, et pas seulement les auditions, pour voir ce qu'il faudra rectifier le lendemain, avant la transmission aux juges. Elle sait que, même avec la plus grande attention, on oublie toujours quelque chose, un avis, une autorisation, une signature, détails qui pourront s'avérer cruciaux par la suite, en particulier si un avocat s'avise de demander l'annulation de la procédure. Là par exemple, l'heure d'arrivée au domicile de Mario n'a pas été notée sur l'en-tête. Là, il...

– Je te dérange, Olivia ?

Luc, le commissaire principal sous-directeur du service, la fixe de ses yeux bleu nuit, les traits tirés lui aussi, la bouche crispée et la chemise froissée. Tout le monde a ses soucis, mais certains soucis font plus de dégâts que d'autres.

– Je suis un peu à la bourre, là.

– Y en a pas pour longtemps.

– OK. Entre.

Deux pas d'une légèreté surprenante, le fauteuil bridge, le bleu nuit qui s'arrime. Pour une raison inexplicée, qu'elle se refuse à s'expliquer sur-le-champ tout du moins, Olivia se sent d'un coup mal à l'aise.

– Voilà...

Lui aussi se sent mal à l'aise.

– ... qu'est-ce que tu comptes faire ?

Olivia se fige. La question, viol infime, la prend au dépourvu. Quand même pas...

– À quel propos ?

– Ben Pierre, bien sûr !

– Ah oui.

– Il faut absolument qu'on se bouge, ma vieille ! Alors, on fait quoi ? Une motion de soutien ? Une grève ? Un tweet bien senti ? Une tribune collective dans *Libé* ou *Le Figaro* ?

– C'est que...

La problématique, elle, ne la prend pas du tout au dépourvu, mais elle a du mal à valider l'entorse à ses principes. Car, au-delà du rôle des indics, il y a de toute façon une frontière à ne dépasser sous aucun prétexte. Un flic est un flic, un truand un truand, faut pas tout mélanger. Or cette ligne, le directeur, petit à petit sans doute, sans s'en rendre compte peut-être mais le mal est fait, l'a visiblement bel et bien franchie.

– C'est que quoi ? Tu n'es pas avec nous ?

Olivia se redresse sur son fauteuil en skaï. L'instant, mine de rien, est important. Le monde des commissaires, plus